

LEGS
Auguste BRUTAILS
1859-1926

Le Tympan de Collonges



M. René Fage, l'éminent archéologue, ayant publié dans le *Bulletin de la Société Scientifique, Historique et Archéologique de la Corrèze*, une Etude sur le Tympan de Collonges, et m'ayant fait l'honneur de discuter l'opinion que j'ai cru devoir émettre sur la date approximative de cette œuvre d'art, je demanderai la permission d'exposer ici les raisons qui me font attribuer la sculpture du Tympan au début du troisième quart du XII^e siècle, soit vers 1175.

Tout d'abord, je n'hésiterai pas à déclarer que M. Mâle, dans son très beau livre sur l'*Art Religieux au XII^e siècle*, paru cette année même, me paraît s'être un peu trop hypnotisé sur sa thèse de l'influence prépondérante des manuscrits sur la décoration romane ; et qu'il a négligé les indications de la plastique, de la facture et des accessoires architecturaux, pour ne tenir compte que du sujet représenté.

C'est ainsi que, s'il place en premier le Tympan de



Saint-Sernin de Toulouse dans la série du type dénommé jusqu'à présent « Ascension », nous placerons à la suite *Carennac, Mauriac, Collonges et Cahors*.

Examinons les sujets au point de vue iconographique. On considère tous ces Tympons comme des Ascensions. Est-ce vrai? Nous ne le croyons pas pour plusieurs.

M. Mâle paraît ignorer complètement les articles publiés dès 1906 dans *l'Art Chrétien* (p. 253) par M. Eugène Lefèvre d'Etampes sur les Tympons de Vézelay, d'Etampes (1907), de Chartres (1907) et de Cahors (1907), où cet archéologue démontre, avec des arguments singulièrement troublants, le caractère particulier de ces prétendues Ascensions.

Le texte qui détermine la scène de l'Ascension commence au verset 9 du chapitre I des Actes des Apôtres.

— Après que Jésus eut parlé aux Apôtres, ils le virent s'élever vers le ciel; et il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux.

— Et comme ils étaient attentifs à le regarder montant dans le ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent soudain à eux.

— Et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même sorte que vous l'avez vu monter au ciel »

Si nous traduisons iconographiquement cette scène, nous voyons Jésus s'élevant de lui-même au Ciel, disparaissant dans les nuées; deux « hommes blancs » le montrent du doigt et les Apôtres au nombre de onze (Judas n'a pas encore été remplacé) le regardent disparaître.

Les Byzantins ont traduit l'Ascension d'une autre manière : (1) « Une montagne avec beaucoup d'oliviers. En haut, les Apôtres étonnés, les regards au ciel et les mains étendues. Au milieu la Mère de Dieu, regardant aussi en haut; à ses côtés deux anges vêtus de blanc montrent aux Apôtres le Christ qui s'élève. Les anges tiennent des cartels : celui qui est à droite dit : « Hommes de Galilée,

(1) *Manuel d'Iconographie chrétienne*. Didron et R. Durand, Paris, 1845

(1) *L'Art religieux au XII^e siècle*. Mâle, p. 88

pourquoi restez-vous en extase les yeux au ciel ». L'autre dit : « Ce même Jésus qui vous quitte pour monter au Ciel viendra une seconde fois de la même manière dont vous le voyer monter au Ciel ». Au dessus d'eux, le Christ, assis sur des nuages, s'avance vers le Ciel : il y est reçu par une multitude d'anges avec des trompettes, des tympans et beaucoup d'instruments de musique ».

Il y a donc entre le récit des Actes des Apôtres et la version Byzantine de graves divergences. D'abord la présence de la Vierge au centre de la composition. Il est vraisemblable qu'elle est ici figurée comme symbolisant l'Église (2). Les deux « hommes blancs » sont à ses côtés et non à côté du Christ, ce qui fait avec les onze Apôtres, quatorze personnages. Enfin le Christ est représenté assis et reçu par une multitude d'anges dans le Ciel.

Ayant ainsi déterminé d'une façon précise les caractères iconographiques des deux versions de l'Ascension, examinons maintenant chaque Tympan au point de vue du sujet représenté :

A *Saint-Sernin de Toulouse* nous voyons quatorze petits personnages assez mutilés mais qu'il est facile d'identifier avec les onze apôtres, les deux hommes blancs et la Vierge. Tous lèvent la tête et montrent du doigt le Christ, sauf les deux « hommes blancs » qui déroulent une banderole. Au-dessus le Christ debout, la tête de profil, regardant au Ciel, les bras levés. Deux grands anges le soutiennent sous les coudes. Deux grands anges, dont l'un porte une petite croix et l'autre une verge, sont debout devant lui et paraissent l'acclamer, deux autres plus petits, contournés dans les angles du tympan ont une fonction indéterminée.

La scène représentée a bien tous les caractères d'une Ascension de la version byzantine.

Le Tympan de *Carenac* nous montre le Christ assis sur un trône dans une gloire en amande avec les quatre animaux évangéliques. Les douze apôtres assis et causant entre eux sont disposés tout autour ; deux petits anges

debout dans une attitude d'humilité remplissent les angles du Tympan ainsi que deux petits personnages dont on ne voit que les bustes et qui tiennent un livre sans identification plausible.

Ce Tympan ne représente donc pas une Ascension ; c'est ce qu'on est convenu d'appeler le *Christ en majesté*, c'est-à-dire triomphant parmi les Apôtres et les élus.

Dans le Tympan de *Mauriac*, nous trouvons, au centre, un monticule représentant le Mont des Oliviers, la Vierge, douze apôtres. Ce qui est une erreur. Le Christ est debout, au milieu d'une gloire en amande, bénissant de la main droite, la main gauche est brisée. Deux grands anges le montrent du doigt. Cette scène est, malgré les modifications signalées, une représentation de l'Ascension, comme le confirme l'inscription écrite à la base du Tympan.

Ils sont treize qui regardent monter le Christ,
Roi des cieux, Seigneur des seigneurs.

De ce bas monde Jésus s'élève vers les hauteurs célestes.

Ils en sont les témoins ceux qui maintenant sont heureux dans la gloire.

Le Tympan de *Collonges* vient ensuite. La Vierge et onze apôtres seulement sont placés sous des arcatures. Ils causent entre eux sans lever les yeux vers la scène supérieure. Au-dessus, le Christ est debout, bénissant de la main droite, tenant le Livre de la main gauche. Ses pieds reposent sur une sorte de draperie stylisant les nuages, que deux petits anges agenouillés soulèvent. Deux grands anges, très inclinés pour tenir dans les rampants du Tympan, montrent Jésus du doigt et proclament sa réapparition.

Est-ce bien encore là une Ascension ? plus exacte que celle de *Mauriac* quant au nombre des Apôtres, mais moins complète, puisqu'il n'y a pas le Mont des Oliviers et que les « hommes blancs » sont ici remplacés par des anges ? Enfin le Christ tient un livre, ce qui est contraire à la tradition, de même que la présence des arcatures, qui font paraître la Vierge et les Apôtres comme séparés de la scène supérieure ?

J'oseraï émettre l'opinion que nous sommes en présence non de l'Ascension, mais du retour du Christ ; ce retour prédit par les « hommes blancs ». Le Christ revient « de la même manière que vous le voyez s'élever au Ciel » et ceci expliquerait le Livre qu'il tient dans la main gauche, qui est le Livre aux sept sceaux de l'Apocalypse ; l'indifférence des Apôtres qui ne le regardent plus et conversent entre eux et la Vierge. Jésus revient, il les surprend alors qu'ils s'y attendent le moins. Il revient avec le Livre, précurseur du Jugement dernier.

Examinons maintenant le Tympan de Cahors. Nous reconnaissions Jésus debout bénissant de la main droite et tenant le Livre de la main gauche, dans une gloire en amande que portent quatre petits angelots. Deux grands anges, à la pose contournée, semblent appeler l'attention des personnages placés tout autour et qui paraissent bien peu se préoccuper de la scène. Ces personnages sont au nombre de onze, parmi lesquels la Vierge ou l'Eglise se distingue facilement. Mais les dix autres saints nimbés sont-ils des Apôtres ? Nous ne voyons plus les clefs de saint Pierre ; signe qui permet tout au moins de supposer que la présence d'un apôtre justifie celle des autres. Lequel, sur les onze, a été volontairement rayé, car la place ne manquait pas sous les arcatures pour le représenter ?

On sait que la cathédrale de Cahors est dédiée à saint Etienne. De chaque côté du Christ sont quatre petits bas-reliefs représentant la vie et le martyre du saint. Or, comme l'a fort bien fait observer M. Eugène Lefèvre d'Etampes (1), le verset 55 du chapitre VII des Actes des Apôtres dit : « Mais Etienne étant rempli du Saint-Esprit et levant les yeux au ciel vit la gloire de Dieu, et il dit : Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme, qui est debout à la droite de Dieu. »

Rien ne s'oppose donc à ce que cette scène placée au milieu du martyre de saint Etienne ne soit la vision

(1) *Revue de l'Art chrétien*. Juillet 1907

même de ce saint, et que les personnages placés sous les arcatures soient sans rapport réel avec la scène supérieure. Un autre tympan d'ailleurs, celui du portail méridional de la cathédrale de *Chartres* (xiii^e), nous montre sur le linteau la *lapidation de saint Etienne* qui, les yeux levés, contemple le Christ debout entre deux anges agenouillés, remplissant tout le tympan supérieur. Les Apôtres et autres personnages sont placés dans les voussoires et il ne viendra à personne l'idée de voir dans cette scène une Ascension.

Un autre portail de Chartres, celui de gauche de la façade occidentale (xii^e siècle), est toujours cité comme une Ascension parce qu'on y voit le Christ debout sur un nuage porté par deux grands anges et au-dessous quatre anges sortant des nuées et semblant appeler dix petits personnages assis sous les arcatures placées sur le linteau inférieur. Rien cependant ne permet d'identifier ces petits personnages assis avec les Apôtres ; ils lisent des livres ou déroulent des *volumens*, pas un ne montre le Christ du doigt. Il n'y a plus rien de conforme à l'iconographie de l'Ascension.

Nous parlerons maintenant d'un autre portail corrézien qui, quoique classé comme monument historique, a été bien injustement oublié, c'est celui de *Saint-Chamant*. Construit au xiii^e siècle, évidemment inspiré de celui de Collonges, il est encore en grande partie recouvert d'un affreux crépi. Œuvre d'un sculpteur maladroit, très inférieur à celui de Collonges, il nous réserve, j'en suis certain, des découvertes intéressantes, le jour où nous pourrons le dégager. Le sujet représenté est, à première vue, le même qu'à Collonges. Le Christ est debout, bénissant de la main droite et tenant le Livre de la main gauche. Il n'est plus entouré de nuages. Deux anges sont à ses côtés dans une pose analogue à ceux de Collonges ; pourtant celui à sa droite ne le montre pas du doigt, mais au contraire désigne un buste de grande dimension placé dans l'angle du tympan. Cette tête imberbe, à laquelle il n'est pas possible d'attribuer un sexe précis,

regarde triomphalement devant elle. A gauche du Christ, l'ange, dont la pose générale est symétrique au précédent, semble s'écartez dans un geste de réprobation d'un autre buste également placé à sa gauche. Cette tête inclinée les yeux fermés semble se lamenter.

Quels sont ces deux bustes ? Adam et Eve ? Je ne le crois pas, car ils sont habillés richement. Le soleil et la lune ? Nous ne voyons ni le disque solaire ni le croissant lunaire, attributs ordinaires de ces astres. N'est-ce pas plus vraisemblablement l'Eglise à la droite du Christ et la Synagogue à sa gauche, sujet si fréquent au XIII^e siècle ? Au-dessous de cette scène et paraissant ne pas s'en préoccuper, treize personnages debout. On distingue saint Pierre à ses clefs, la Vierge n'y figure pas. Quel serait le treizième ? Saint Jean-Baptiste ou saint Jean l'Apocalyptique ? Malgré toute la bonne volonté possible, nous nous refusons à voir une Ascension dans ce tympan. En résumé, au point de vue iconographique, nous assistons à une transformation régulière du sujet.

A Toulouse, Ascension certaine et parfaite ; à Carennac, sujet nettement différent ; à Mauriac, Ascension déjà présentant des inexactitudes ; à Collonges, Ascension discutable ; à Cahors, sujet ayant l'aspect d'une Ascension, mais probablement différent ; à Saint-Chamant, différence encore plus accentuée.

Etudions maintenant ces Tympons au point de vue de la facture.

Le Tympan de Saint-Sernin conserve une facture tout à fait antique. Le Christ a les cheveux et la barbe frisée comme Jupiter ; il lève les mains comme un *orante* ; les anges droits, nobles d'attitude, sont aussi frisés, l'extrémité des ailes est légèrement recourbée ; les plis des vêtements sont sculptés avec ampleur. Tous les apôtres sont courts, trapus, frisés, drapés comme dans des toges.

A Carennac, la facture diffère complètement. Les personnages n'ont plus la proportion classique ; ils sont considérablement allongés. Le Christ a les yeux gros, les pupilles percées, les pommettes saillantes, les cheveux

longs et plats. Les gestes sont raides et contournés, les plis des vêtements sont nombreux, secs de facture, accentuant les parties saillantes du corps, le ventre et les genoux des broderies fines garnissent les cols et les manches des tuniques, le travail est fini, ciselé comme une pièce d'orfèvrerie, très hiératique et conventionnel.

Le Tympan de Mauriac nous montre une nouvelle évolution. Tout en conservant les mêmes caractères généraux, nous voyons les personnages s'animer, les gestes moins raides plus de souplesse et de vie dans les attitudes.

Les costumes sont encore plus richement décorés, les nimbes sont ornés d'une rangée de perles ; nous ne pouvont parler des têtes qui sont malheureusement mutilées.

A Collonges, le Christ a conservé les caractères de Mauriac, mais les cheveux et la barbe sont ondulés ; le *réalisme des gestes est plus frappant* ; les têtes, surtout celles des Apôtres, *sont d'une sincérité extraordinaire*.

Les proportions redeviennent plus normales, sauf le Christ, copié sur un modèle traditionaliste, tous les personnages ont presque des dimensions et des attitudes réelles.

Les petites arcatures, plein ceintre, reposent sur des colonnettes dont les chapiteaux à feuillages ont de petites crosses dans les angles, les bases, à double tore, ont le bondin inférieur plus gros et légèrement écrasé, les joints ont été soigneusement calculés pour ne pas couper la composition comme à Carennac et à Mauriac, chaque pierre contient son sujet en entier.

Au Tympan de Cahors, nous sommes tout de suite frappés par le réalisme encore plus accentué des attitudes, par l'ampleur des plis des vêtements, par les yeux qui sont sans prunelle et ne sont plus saillants, par les gestes plus variés des mains, les pieds dont plusieurs se présentent de profil ; les arcatures sont trilobées ; les bases des colonnettes ont le tore inférieur largement aplati.

A Saint-Chamant, la sculpture, quoique très grossière, a tous les arcatures du XIII^e siècle, l'ampleur des plis le réalisme des personnages redevenus courts et trapus,

disparition du hiératisme qui ne se retrouve plus que dans l'attitude contournée des anges.

Ainsi donc, là aussi, nous avons un cycle continu une *évolution régulière*, où *Collonges* se place sans difficulté entre *Mauriac* et *Cahors*; voyons maintenant quelle date lui attribuer.

Que le portail de Saint-Sernin de Toulouse soit de la première moitié du XII^e siècle, cela nous paraît très probable et la date de 1135 proposée est admissible. Mais *Carenac* vient après vers 1150, *Mauriac* ne peut pas être antérieur à 1160; et *Cahors*, dont tous les caractères, malgré Monsieur Mâle, indiquent l'extrême fin du XII^e siècle, vers 1180.

Collonges, qui lui est sûrement antérieur de peu d'années, serait donc de 1170-1175.

Cette opinion nous est confirmée par la partie architecturale accompagnant le tympan. Cette partie, qui n'a été découverte qu'en Août 1923, jette en effet un jour nouveau sur la date probable de ce portail. En effet, c'est entouré d'un fin cordon de têtes d'anges en relief dans un entrelac de feuillages, sous trois arcs légèrement brisés, aux chanfreins ornés de gros cabochons ciselés ou de feuilles de fougère sortant de rosaces à cinq pétales, que se présentait ce tympan *dans un véritable écrin d'une richesse inusitée*. En dessous, deux arcs trilobés, aux crossettes extrêmement saillantes, retombent sur un meneau central. Les *chapiteaux des colonnes sont de toute beauté* et de petits sujets, véritables miniatures sculptées, décorent les dessous des crossettes. J'ai eu l'heureuse chance de retrouver presque tous les morceaux et le portail peut-être ainsi restitué avec une parfaite exactitude.

Or, il n'existe aucun portail du XII^e siècle comportant cette disposition de meneau central et d'arcs trilobés avec grandes crossettes saillantes. Tous ceux connus jusqu'à ce jour, comme à *Vigeois* (fin XII^e) ou à *Allassac* (XIV^e), n'ont pas de meneaux. J'en ai pourtant découvert un autre exemple inconnu jusqu'à ce jour : le *Portail de Saint-Chamant*, dont j'ai parlé ci-dessus. Les deux arcs

trilobés existent encore en place, identiques à ceux de *Collonges*.

Mais *Saint-Chamant* est du XIII^e siècle, *Collonges* ne peut donc que le précéder de très peu.

L'objection soulevée par M. René Fage, de la présence sur les portails de *Moissac*, de *Beaulieu* et de *La Graillère* de petits clochers, ressemblant à celui de *Collonges*, n'est pas de nature à changer mon opinion ; car le clocher de *Collonges*, construit sur l'ancien transept du XI^e siècle, peut très bien être de cinquante ans antérieur au portail. C'est une grave erreur de croire que l'Eglise de *Collonges* est d'une seule campagne. Si le transept est du XI^e, ainsi que le mur sud de la première travée dont j'ai dégagé la fenêtre, la coupole du transept et les quatre colonnes qui la supportent sont du XII^e, ainsi que le clocher. La deuxième travée de la nef est du XII^e ainsi que la façade, mais le chevet plat est du XIII^e : donc pendant trois siècles on y a travaillé.

Monsieur Mâle, et après lui Monsieur Fage, basent leurs raisonnements pour dater les portails sur la croyance que Suger a vidé les chantiers du Midi de la France pour faire construire *Saint-Denis* en 1135 et que ce sont ensuite ces sculpteurs qui ont exécuté Chartres et tous les autres portails du Nord de la France. C'est, croyons-nous, une erreur ; car si les portails du Midi, tels que *Saint-Sernin*, *Moissac* et *Beaulieu*, ont pu inspirer les auteurs des portails de Chartres, d'Etampes, du Mans et autres du Nord de la France, ce n'est ni le même style ni la même facture. Il faudrait donc admettre que les sculpteurs ont changé de style et de facture en se déplaçant, ce qui est impossible. D'autre part, Monsieur Mâle paraît ignorer la *Vie de Bernard, Abbé de Tiron*, écrite vers 1130 par *Geoffroy-le-Gros*, son disciple, et dédiée à *Geoffroy II*, évêque de Chartres (1), ainsi que le texte d'*Orderic Vital* (2) qui confirme les faits rapportés.

(1) Editée en 1649 à Chartres par le chanoine Souchet.

(2) *Arderic Vital*, livre VIII, p. 394, traduction Guizol, 1826.

Ces deux textes contemporains nous apprennent comment *Bernard* commença dès 1076 à réunir à Saint-Savin (Vienne), dont il était alors Abbé, « des ouvriers tant en fer qu'en bois, des sculpteurs, des orfèvres, des peintres, des maçons, des vigneron, des laboureurs et d'autres artisans habiles en tous genres ».

Cette vaste confrérie, qui devint dans la suite le puissant *Ordre de Tiron*, parcourut toute la vallée de la Loire et vint se fixer en 1109 à Tiron en Eure-et-Loir.

Or, nous savons qu'*Yves de Chartres*, *Geoffroy de Lèves* et *Suger* furent en relations étroites avec *Bernard*, qui mourut seulement en 1116. Comment admettre que le célèbre Abbé de Saint-Denis eut fait venir tous les artistes du Midi de la France, alors qu'il avait sous la main une élite toute prête à le satisfaire en tous points. Il restait sûrement bien assez d'artistes en Limousin, qui fut toujours un centre d'art remarquable, pour sculpter Collonges et Cahors. Ce ne sont d'ailleurs là que des questions de sentiment qui ne tiennent pas devant les faits et les témoignages réels des monuments eux-mêmes, tels qu'ils découlent de l'analyse iconographique et technique que nous venons de faire.

Paris, le 5 Octobre 1923.

Albert MAYEUX,

Architecte en chef des Monuments Historiques.





EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE à Collonges et à Beaulieu

L'excursion projetée à Collonges et à Beaulieu a eu lieu le 8 juillet dernier.

A Collonges nous eumes le plaisir d'y rencontrer la Société de Tulle et la bonne fortune d'y trouver M. Mayeux, architecte en chef des Monuments Historiques qui a eu le très grand mérite d'y découvrir un véritable chef-d'œuvre de la Sculpture du XIII^e siècle, en faisant enlever de la façade de l'église les pierres sculptées qui s'y trouvaient dispersées sans ordre et à une grande hauteur.

Ces sculptures, fort bien conservées, constituent un très beau Tympan représentant l'*Ascension*. Une Etude remarquable de cette œuvre due à la plume de notre distingué collègue M. René Fage, vient de paraître dans notre dernier Bulletin et nous dispense d'en dire plus long pour le moment. Nul doute que cette découverte n'ait un certain retentissement dans le monde archéologique, car elle soulève des problèmes intéressants et non encore résolus.

M. Mayeux nous réservait de plus la primeur d'une seconde découverte. Les travaux de restauration en cours, pour l'édification d'un nouveau portail destiné à recevoir le Tympan retrouvé, venaient de révéler l'existence de l'ancien portail du XII^e siècle, qui avait été muré pendant les Guerres de Religion.

En effet, à cette époque, Gédéon de Vassignac, sieur

de Collonges et Gouverneur de la Vicomté de Turenne, ayant embrassé le protestantisme, comme son maître le Duc de Bouillon, avait installé le Culte réformé dans une partie de l'église sur laquelle il avait des droits. Il est à supposer que cette promiscuité dût susciter de terribles querelles et que les catholiques, craignant la mutilation par les protestants de leurs sculptures vénérées, décidèrent de murer le portail et de mettre les pierres du Tympan hors de la portée malfaisante des religionnaires.

Quoi qu'il en soit le dégagement du vieux portail a mis au jour des sculptures des plus remarquables. C'est en effet, entouré d'un fin cordon de têtes d'angelots en relief dans un entrelac de feuillages, sous trois arcs brisés aux chanfreins ornés de cabochons ciselés ou de feuilles de fougère sortant de rosaces à cinq pétales que se présentait le Tympan, *dans un véritable écrin d'une richesse inusitée*. En dessous, deux arcs trilobés retombent sur un meneau central. Les chapiteaux des colonnes sont de toute beauté. D'ailleurs, toutes ces richesses seront décrites bientôt par M. Mayeux lui-même dans notre prochain Bulletin.

Avec la bonne grâce la plus parfaite et une compétence hors ligne, M. Mayeux nous décrivit ensuite la vieille église prieurale et les divers remaniements qu'elle a subi à travers les siècles, sans oublier son si remarquable clocher, prototype des clochers à gables, de style roman-limousin. Après ces explications, qui furent écoutées avec le plus vif intérêt, la visite du Vieux Collonges commença sous la conduite de M. Soulié, qui connaît si bien la « Ville Rouge » et l'histoire de ses vieilles demeures. A midi, les excursionnistes se retrouvèrent à table, à Meyssac, et au dessert M. le docteur Grillière, président de la Société de Brive, remercia tout d'abord M. Mayeux d'avoir bien voulu présenter lui-même aux Sociétés Corréziennes ses magnifiques découvertes archéologiques, qui vont augmenter si grandement notre trésor artistique. Il remercia aussi les membres de la Société de Tulle d'être venus se joindre à nous, attestant ainsi la bonne confraternité qui existe entre les deux Sociétés.

M. Marque répondit très aimablement et M. Ceyrac, Maire de Meyssac et Conseiller général, souhaita la bienvenue à tous ceux qui étaient venus admirer cette si intéressante partie de notre Bas-Limousin. Enfin M. Mayeux, dans une causerie charmante, démontra que les archéologues « n'étaient pas de vieux messieurs à lunettes qui remuent d'inutiles et vieilles choses » mais bien des hommes d'action travaillant avec ardeur à retrouver et remettre en valeur les richesses artistiques de nos provinces, dont chacun doit être fier et qui attestent la grandeur du passé de notre pays. Faire comprendre et aimer ces vestiges du passé telle est, dit-il la mission des Sociétés provinciales.

L'auto-car reprit enfin sa course pour arriver à Beaulieu vers 15 heures. La visite de la belle et grande église abbatiale se fit sous la direction du docteur Grillière qui en décrivit avec une compétence parfaite toute la beauté. Puis, dans la belle *Salle Capitulaire*, notre collègue M. Madrange, curé-doyen de Beaulieu, voulut bien nous montrer la célèbre Vierge du XIII^e, une chasse du XIII^e, deux reliquaires et une crosse eucharistique du XVII^e. Enfin, M. Soulié se chargea de commenter et d'expliquer les magnifiques sculptures du porche. D'abord, les panneaux des bas-côtés représentant la *Tentation de Jésus* et *Daniel dans la fosse aux lions*, enfin le *Tympan du Jugement dernier*, qui partage la gloire, avec celui de Moissac, d'être un des grands chefs-d'œuvre du XIII^e siècle et d'avoir inspiré celui de Saint-Denis. Après avoir flané à travers les vieilles rues et reposé nos yeux éblouis de tant de merveilles sur les bords verdoyants de la belle Dordogne, le retour s'accomplit par la vallée d'où l'on voyait Castelnau incendié par le soleil couchant et Turenne, avec sa fortetessetoute dorée des derniers feux solaires.

GABRIEL SOULIÉ.



Biographies Brivistes

IV

Libéral-François SALVIAT

(1746-1820)

De son vivant, Libéral-François Salviat est signalé comme un personnage marquant, tant au point de vue général que local : l'historien de Brive, l'abbé Leymonerie, le cite, en quelques lignes, dès 1809, parmi les écrivains et avocats originaires de la ville, dignes de mémoire, et il a son article dans le dictionnaire des contemporains alors célèbres, en janvier 1819, *La Biographie des Hommes vivants*. Mais, depuis cette époque, il n'a plus été l'objet que de notes erronées ou trop insuffisantes (1).

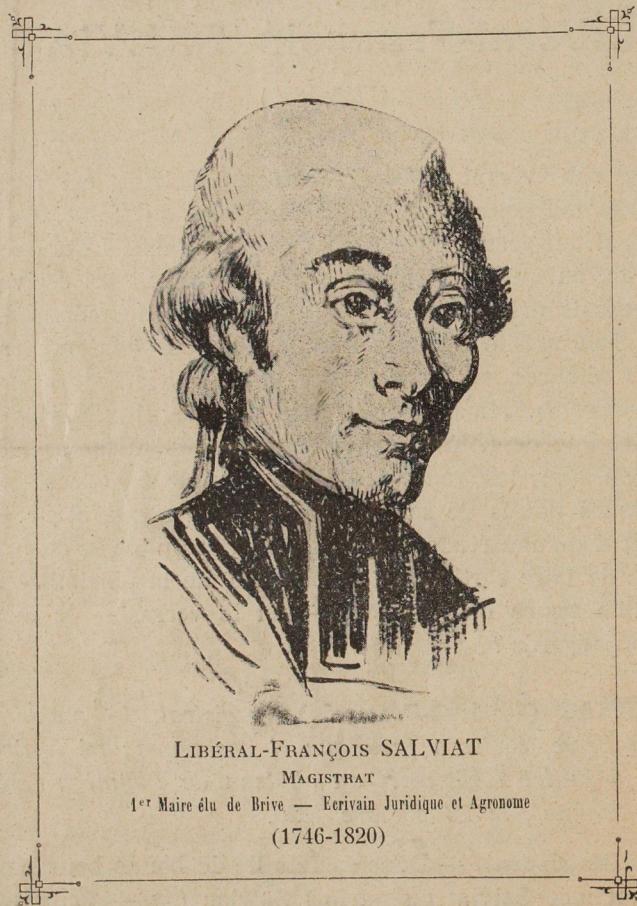
Bien que des renseignements manquent encore sur quelques points de sa vie et de ses ouvrages, et ne permettent qu'une étude biographique incomplète, n'est-il pas juste de faire sortir, si c'est possible, de la pénombre une notable figure briviste qui, — on le verra, — le mérite à tous égards ?

SALVIAT (Libéral-François), magistrat, 1^{er} maire élu de Brive, écrivain juridique et agronome ; né à Brive, le 5 juillet 1746, mort au château de Puymège (même commune), le 23 octobre 1820.

Le Magistrat. — Dans sa famille de bonne bourgeoisie, — nommée Salviat ou parfois Salviac (2) — fournissant

(1) Voir la bibliographie à la suite de la notice; le nombre des ouvrages cités n'ajoute guère aux notions biographiques qu'ils contiennent.

(2) Cette double forme indique une origine terrienne, un nom de lieu devenu nom de famille, mais il ne se rencontre bien, dans la région, que dans une localité du Quercy : Salviac, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gourdon (Lot), berceau probable des Salviac de Viecastel. Jouant sur les mots, les Salviat de Brive prirent comme



LIBÉRAL-FRANÇOIS SALVIAT

MAGISTRAT

1^{er} Maire élu de Brive — Ecrivain Juridique et Agronome

(1746-1820)